

SRI AUROBINDO

SAVITRI

Livre IV

traduction de
SATPREM

SRI AUROBINDO

S A V I T R I

LIVRE QUATRE

Le Livre de la Naissance et de la Quête

traduction de
SATPREM

L'épopée de la victoire sur la mort

Jamais tant de secrets n'ont été dits avec tant de beauté

CHANT UN

La Naissance et l'Enfance de la Flamme

*(Savitri, la Flamme et la Passion, celle qui n'admet pas la victoire de la mort
ni du Destin, la Semence du changement de la terre.)*

Ménade des cycles du désir
Autour d'une Lumière qu'elle n'ose pas toucher,
La Terre suivait sans fin le voyage du Soleil
Se hâtant vers quelque but inconnu, là-bas.
Un mental encore somnolent dans le roulis du vide
Rêvait de la vie sur la poitrine de l'Inconscience
Et portait la finitude de ce monde de pensées et d'actes
À travers la transe immobile des Infinitudes.
Un vaste silence immuable courait avec la terre :
Prisonnière de sa vitesse sur une roue planétaire,
Elle communiait avec le cœur mystique de l'Espace.
Au milieu du silence ambigu des étoiles
Elle allait vers quelque événement irrévélé
Tandis que son rythme mesurait le long tournoiement du Temps.
Dans sa marche sans trêve autour de l'horizon pourpre
Jours après jours roulaient comme des rais colorés
Et par l'enchantement des teintes changeantes de l'azur
Les saisons s'enchaînaient dans leur danse signifiante
Traçant le cortège symbolique des revirements de l'an.
Sur la brûlante langueur de la glèbe
L'Été paradait dans la splendeur de ses midis violents
Jetant la tyrannie de sa lumière torride
Et le sceau bleu d'un grand ciel lisse.
Puis la saison des pluies s'est abattue sur les ailes déchirées de la chaleur
Brisant la masse figée de cet étourdissement de feu
Secouant d'éclairs la somnolence inquiète de l'air
Fouettant la terre torpide de ses torrents féconds
Couvrant de feux et de fracas et de nuit lacérée d'orage
Les portes sombres du sommeil des cieux gardées par les étoiles,
Ou voilait de nuages tassés la face brune de la terre
Cachant l'œil d'or de son amant solaire.
Une révolution en armes sillonnait les champs du Temps,
L'interminable marche des nuages assiégeait le monde,

Les tempêtes insurgées revendiquaient les cieux
Et les tambours tonnants annonçaient la bataille des dieux.
Voyageuse des mers turbulentes à l'entour
La crinière dense de la mousson chevauchait les heures de la terre en hennissant,
Et maintenant les fusées émissaires se mêlaient :
D'énormes éclairs fendaient le cercle de l'horizon
Se ruant comme un branle-bas de combat
Mariant les falaises furieuses des cieux aveugles et nus :
L'assaut et la vague sifflante d'une pluie énorme
La longue dérive verticale et les clameurs blessées de l'ouragan
La rafale des vents contraires, le galop de la tourmente
Dévalaient et balayaient le ventre des plaines prostrées :
Le déluge des cieux tramait sa robe sur les terres noyées.
Ou tout était déferlement et course stridente
Ou tout était tempête, tumulte et cataracte.
Une vague pénombre pendait sur le fond gris du jour
Joignant le matin au soir dans un rampement de brume
Ou se vautrait dans la bourbe jusqu'à nuit faite.
Le jour portait un lourd vêtement de demi-deuil.
La lumière regardait dans le miroir souillé de l'aurore
Et y trouvait sa propre face jumelle du crépuscule :
Les torrents, les clapotements et la bruine suintante ondoyaient partout
Et changeaient l'argile sèche en marécage et miasmes fumants
La terre était une fondrière et les cieux un morne bloc.
Pendant des semaines, trempées et froides, nul ne voyait le soleil dans son donjon.
Même quand la tourmente ne troublait plus le sombre repos de l'air
Ou si quelque pâle rayon luisait à travers les nuages pleureurs
Comme brille un triste sourire entre deux larmes,
Toutes les clartés prometteuses s'évanouissaient, sitôt frustrées,
Ou vite condamnées, s'éteignaient comme un espoir sans lendemain.
Puis un dernier déluge massif a fouetté la fange morte
Et un grondement lointain est retombé dans le silence partout,
Seul restait le glissement furtif des eaux en reflux
Ou le murmure et la houle verte des arbres.
Mais maintenant l'humeur de la terre changeait,
Apaisée, elle reposait et se berçait,
Les heures passaient d'un lent pas satisfait :
Un air tranquille et large se souvenait de la paix,
La terre était la compagne d'un soleil heureux.
Une douceur venait la caresser comme à l'approche de Dieu,
Une lumière songeuse allumait le sol et le ciel.
Puis une identité, une félicité
A rempli le cœur solitaire de sa méditation.

Un rêve musardait dans la pensée muette de l'Espace,
Le Temps ouvrait ses chambres de joie,
Une émotion entraînait, un espoir :
Un moi tout au fond cherchait des hauteurs plus célestes,
Une pensée tout au fond réveillait une flamme cachée
Et la vision intérieure adorait un soleil inaperçu.
Trois saisons pensives passèrent d'un pas ensoleillé
Scrutant une à une les heures fécondes
Guettant une flamme enfouie dans les profondeurs lumineuses
Telle une vigile de quelque puissante naissance à venir.
L'Automne, d'abord, et la magnificence de ses lunes
Rêvait dans la splendeur de ses lacs de lotus,
Puis l'Hiver et le temps des rosées posait ses mains fraîches
Sur la poitrine de la Nature encore somnolente
Et rendait plus profondes les teintes douces et voilées
Et la tranquille beauté de l'année déclinante.
Alors le Printemps, l'amant ardent, a bondi par la ramée
Et saisi l'épouse terrestre dans son étreinte passionnée ;
Son avènement était un feu irisé
Ses bras, une ronde de la joie arrivée.
Sa voix était un appel à la sphère du Transcendant,
Cette note secrète dans nos vies mortelles
Qui garde à jamais neuve l'ivresse qui fit le monde,
Qui donne des formes nouvelles à une tendresse ancienne
Et garde intacte, inaltérée par la mort et par le Temps
La réponse de nos cœurs au charme de la Nature,
Et rend toujours neuf, et pourtant toujours pareil,
Le battement qui se rappelle à jamais du vieux délice
Et de la beauté et du ravissement et de la joie de vivre.
Sa venue apportait la magie et l'enchantement,
À son toucher, le cœur las de la vie devenait heureux et jeune ;
La joie se faisait prisonnière consentante dans les poitrines.
Ses mains étaient comme d'un jeune dieu sur les membres de la terre ;
Transformée par la passion de cette invasion divine,
D'un baiser, le corps de la terre s'emplissait de beauté.
Assoiffé de félicité, il venait
Jouant de sa haute flûte avec le cri joyeux du koel,
Traînant sa robe de paon sur la futaie ;
Son haleine chaude appelait le délice
Son regard avait l'intensité voluptueuse de l'azur.
Une tendre ardeur céleste surprenait le sang
Énamouré de l'instinct des joies sensuelles de Dieu ;
Partout courait un rythme révélateur de la beauté

Impérieux, réclamant le cri de ravissement de la vie :
Des accents immortels touchaient les heures fugitives.
Une intensité divine exultait dans les sens
La respiration même devenait un plaisir passionné ;
Toutes les voix et tous les regards tissaient un même sortilège.
La vie de ce globe enchanté
Devenait une tempête d'odeurs et de lumière et de chansons,
Une orgie de couleurs et d'extase,
Un hymne solaire, une litanie de cris :
Un choral de musique sacrée bourdonnait
Et jailli de l'encens des arbres ballottés
Un sacrifice parfumé emplissait les heures.
Les ashokas flamboyaient en grappes écarlates ;
Purs comme l'haleine d'un désir immaculé
Les jasmins blancs hantaient l'air amoureux ;
Les corolles pâles des manguiers délectaient
Le cri limpide des colibris ivres d'amour
Et l'abeille brune murmurait dans la fragrance des pollens.
Le soleil radieux était le sourire d'or d'un grand dieu.
La Nature entière était un festival de beauté.

* * *

À cette heure-là, sur un haut signal des dieux,
Répondant au cri de la terre et à sa soif de joie
Une grandeur est venue de nos autres pays.
Dans le tumulte des créatures terrestres, un silence
A révélé le Mot secret, irrévocable.
Un influx plus puissant a rempli cette argile oublieuse :
Une lampe s'est allumée, une image sacrée a pris forme.
Un rayon médiateur a touché terre.
Un pont fut jeté sur le gouffre
Entre le mental de l'homme et la pensée de Dieu ;
Transplantant les cieus dans une forme humaine
Sa splendeur reliait notre vie éphémère à l'Inconnu.
Un esprit conscient de sa source céleste
Descendait dans le moule imparfait de notre terre
Et ne pleurait point de sa chute dans la mortalité
Mais regardait tout avec de grands yeux tranquilles.
Celle-ci, qui avait anciennement lutté contre notre nuit et notre douleur,
Revenait des plans transcendants
Pour porter de nouveau le fardeau du souffle mortel ;
Une fois encore, elle reprenait sa tâche divine inachevée :

Survivante de la mort et des âges de l'univers,
Une fois de plus son cœur insondable affrontait le Temps.
De nouveau se renouvelait, de nouveau se révélait
Cette ancienne intimité cachée par la vision terrestre,
Ce contact secret brisé par le Temps,
La consanguinité de la terre et des cieux
De cette parcelle humaine qui peine ici
Et d'une Force sans limites, mais pas encore née.
De nouveau, la hasardeuse tentative mystique commençait,
La gageure audacieuse du jeu cosmique.
Car, depuis la première fois
Sur ce globe aveugle et tournoyant
Où le plasma terrestre a tressailli sous la lumière mentale
Et la vie envahi l'enveloppe matérielle
Affligeant l'Inconscience du besoin de sentir,
Depuis que s'est éveillée une voix dans le silence de l'Infini,
Une Mère de sagesse œuvre dans la poitrine de la Nature
Pour faire couler la joie sur ce cœur de peine et de soif
Et pousser la perfection des pouvoirs chancelants de la vie,
Imposer la sensibilité des cieux à l'abîme obscur
Et rendre cette Matière muette consciente de son Dieu.
Quand bien même notre mental déchu oublie de grimper,
Quand bien même notre substance humaine résiste ou se brise,
Elle garde sa volonté et son espoir de diviniser cette boue ;
L'échec ne l'arrête point, la défaite ne peut l'abattre ;
Le Temps ne peut pas la lasser ni le Néant la dompter,
Les âges n'ont pas diminué sa passion :
Elle n'admet pas la victoire de la Mort ni du Destin.
Toujours, Elle pousse les âmes à une nouvelle tentative,
Toujours, son infinitude magique
Oblige les éléments inertes et bruts à aspirer ;
Comme l'une qui a tout l'infini à perdre
Elle sème la semence de l'énergie de l'Éternel
Dans un moule à demi animé et qui s'émiette,
Plante le délice des cieux dans la bourbe passionnée du cœur,
Lance la poursuite de la divinité dans la carcasse brute de la bête
Cache l'immortalité sous un masque de mort.
Une fois de plus, cette Volonté prenait une forme terrestre.
Un Mental recevait le pouvoir de l'immuable siège de la Vérité
Était bâti pour voir et pour traduire en actes,
Et les instruments étaient souverainement conçus
Pour exprimer la divinité dans les symboles de la terre.
Façonné par la pression de cette descente nouvelle

Un corps était formé, plus gracieux que tout ce qu'avait connu la terre.
Annonciateur seulement et comme une première ébauche,
L'arc radieux d'un invisible tout enchanté
Entraîné dans le ciel de la vie mortelle,
Prometteur comme le croissant d'une lune d'or
Qui revient dans un pâle soir illuminé.
Au début, telle une lueur d'idée sans forme
Elle reposait, passive et abritée dans un sommeil sans voix,
Enveloppée et engloutie dans la gigantesque hypnose de la Matière ;
Un cœur d'enfant battait dans les caves profondes du plan cosmique,
Bercé et balancé dans le berceau d'une inconscience divine
Roulé par le ravissement des soleils de l'univers.
Quelque Puissance prédestinée dans cette forme à demi éveillée
Nourrissait la glorieuse semence muette d'une naissance transcendante
Pour qui ce gîte vivant fut créé.
Mais bientôt, le lien de l'âme et de la forme est devenu sûr ;
Les caves obscures s'inondaient d'une lente lumière consciente,
La semence devenait une pousse délicate et merveilleuse,
La jeune pousse révélait une grande floraison des cieux.
Immédiatement, elle semblait fonder une race plus noble.
Venue sur cet étrange globe équivoque
L'enfant se rappelait intimement un pays lointain
Et vivait seule de son espèce divine parmi les hommes,
Gardée par les cellules lumineuses de son esprit.
Même dans ses mouvements d'enfant se sentait
La proximité d'une lumière encore cachée à la terre,
Des sentiments que seule l'éternité pouvait partager,
Des pensées naturelles à la patrie des dieux.
Elle semblait n'avoir besoin de rien, sauf de son propre vol ravi.
Sa nature demeurait à part dans un air puissant
Tel un oiseau d'ailleurs à la vaste poitrine resplendissante
Posé sur un rameau chargé de fruits secrets
Perdu dans la splendeur d'émeraude des bois
Ou volant haut par des pics divins inaccessibles.
Harmonieusement elle posait l'empreinte des cieux sur la terre.
À l'écoute d'un rythme léger de pur délice
Ses jours passaient comme se chantant à eux-mêmes ;
Chaque minute était un battement de cœur de la beauté,
Les heures s'accordaient à une douce tonalité consentante
Qui ne demandait rien mais prenait tout ce que la vie donnait
Souverainement, comme le droit inné de sa nature.
Son esprit était proche de son Soleil natal.
Son Souffle intérieur, proche de la joie éternelle.

La première vie claire qui s'échappe du sommeil de la Nature
Grimpe tout droit avec ivresse vers les cieux,
Absorbée dans sa propre poussée de joie
Suffisante à elle-même, et pourtant tournée vers tout.
Elle ne communique pas visiblement avec son monde,
Ne communique pas ouvertement avec ce qui l'entoure.
Il existe une unité innée et occulte
Qui n'a besoin d'aucun instrument et ne bâtit aucune formule ;
Elle grandit à l'unisson de tout ce qui est
Elle assume tous les contacts dans son extase,
Riante et ballottée par les mers, elle consent aux baisers du vent
Et transmue les chocs du soleil et de la brise :
Un cri de joie danse dans ses feuilles
Une passion magique tremble dans ses fleurs
Une silencieuse félicité aspire dans ses rameaux.
Une divinité secrète est la cause de cette beauté,
Elle est l'esprit et l'hôte intime de tout ce charme
La prêtresse de cette douceur et la muse de cette rêverie.
Invisiblement protégée contre nos sens
La Dryade baigne dans une clarté des profondeurs
Et respire un autre air, de calmes et de tempêtes,
Et palpite intérieurement sous une mousson mystique.
Cette unité profonde se révélait en Savitri enfant
Mais à une hauteur plus divine.
Même quand elle se penchait pour répondre aux familiers de la terre
Son esprit gardait la taille des dieux ;
Elle s'inclinait, mais ne s'égarait point dans le règne de la Matière.
Son mental rayonnant faisait une traduction du monde,
De lumineuses fantaisies peuplées de merveilles et de muses
Offraient la nourriture spirituelle des rêves
À la déesse de l'idéal dans sa maison d'or.
Sensible à des formes auxquelles nos yeux sont clos,
Consciente de voisinages que nous ne pouvons pas sentir,
La Puissance en elle façonnait ses sens
Et modelait des visages plus profonds que nos types superficiels.
Un invisible rayon de soleil courait dans ses veines
Irradiant son cerveau de brillances et de couleurs célestes
Éveillant des yeux plus vastes que ceux de la terre.
Dessinées dans la simple sincérité de ce Rayon
Ses pensées enfantines jaillissaient et se muaient somptueusement
En images vives de la vérité profonde de son âme ;
Même ses yeux jetaient sur tout ce qui l'entourait
Un autre regard que la vue ignorante des hommes.

Tous les objets étaient pour elle des formes vivantes d'elle-même
Et elle percevait un message de parenté
S'éveiller en chacune des choses qu'elle touchait.
Chacune était le symbole d'un pouvoir, une étincelle vivante
Dans la grande ronde des infinitudes inexplorées ;
Rien n'était étranger, rien n'était inanimé,
Rien n'était sans sens ni son appel.
Car elle ne faisait qu'un avec une Nature plus haute.
Comme l'humus a fait jaillir la splendeur d'une branche et d'une fleur,
Comme la vie animale a fait pousser l'homme pensant,
En elle, maintenant, apparaissait une nouvelle épiphanie.
Un mental de lumière, une force de vie rythmique,
Un corps pétri de divinité cachée
Préparaient l'image du dieu à venir ;
Et quand le lent poème de ses années grandissantes
Et le fertile murmure de l'essaim des jours
Eurent comblé de miel ses sens et rempli son corps
Complétant la pleine lunaison de sa grâce,
Gardée par le seul silence de sa force,
Sa grandeur solitaire n'était pas moindre.
La divinité pressait, plus proche de la surface,
Un soleil prenait la place de l'enfantine nébuleuse
Souverain dans un ciel bleu sans compagnon.
Le soleil montait pour saisir la scène humaine :
Le puissant Habitant se mettait à observer son domaine,
L'esprit sur le front de Savitri s'éclairait d'une lumière plus tendre
Son regard songeur devenait grave et doux ;
Des feux couverts et divinement humains, profondément aimants,
S'éveillaient dans la transparence de ses long yeux frangés
Telles des flammes sacrées dans un sanctuaire mystérieux.
Par ce puits de cristal brillait une volonté
Qui apportait à la vie une large dimension.
Derrière l'arc scrutateur des sourcils
Une puissance noble dominait son grand front candide
Et regardait les choses transitoires à la lumière de la sagesse.
Annonciatrice de la victoire dans la tour de veille,
Son aspiration faisait descendre le haut destin ;
Une guerrière silencieuse faisait la ronde dans sa place forte
Inviolée, gardant le trône diamantin de la Vérité.
Son cœur passionné, tel le halo d'une lune de nectar¹

1. Dans la tradition indienne, la lune (Soma) représente le dieu de la joie divine, l'Ananda ou le Nectar qui est à la base de la création – Savitri est le symbole même de la Joie créatrice qui veut la joie pour la terre.

Aimait tous les êtres sans prononcer un mot et sans faire un signe,
Mais gardait dans le secret ravi de son sein
Un monde silencieux de félicité ardente et tendre.
Fière, rapide, pleine de joie, l'onde de vie courait en elle,
Comme une rivière du Paradis.
Maints hauts dieux habitaient sa maison de beauté ;
Déjà l'orbe de sa nature faisait un tout parfait,
Harmonieux comme une mélodie aux maintes tonalités
Immense et varié comme un univers.
Presque, le corps qui abritait cette grandeur semblait
Une image faite de la lumière transparente des cieux.
Son charme rappelait un tableau des heures de vision :
Une passerelle d'or sur un fleuve de féerie,
Un palmier solitaire près d'un lac semé de lune
Compagnon seul d'une vaste paix moirée,
Un bruissement comme des feuilles du jardin d'Éden
Quand vont et viennent les pas des Immortels,
Une auréole de feu sur des montagnes endormies,
Un étrange visage étoilé, tout seul dans la Nuit.

FIN DU CHANT UN

CHANT DEUX

La Croissance de la Flamme

(Savitri grandissante retrouve sa parenté avec les mondes de beauté et les sources de notre inspiration humaine, mais tout cela ne pouvait pas remplir la Vastitude de son être. Puis elle tente de partager ce qu'elle est avec un premier cercle de jeunes "disciples", mais nul n'arrivait à la rejoindre...)

Un pays de montagnes et de vastes plaines battues de soleil
Et de fleuves géants roulant lentement vers des mers immenses,
Un lieu de création et de calme spirituel
Où le silence engloutissait les actes de la vie dans ses abysses,
D'escalades transcendantes de la pensée et de bonds vers les cieux,
Un monde enveloppé de rêverie et d'extase
Imprégné des prodigieux travaux de Dieu et de l'homme
Où la Nature semblait un rêve du Divin,
Une terre natale de la beauté et de la grâce et de la grandeur
Abitait l'enfance de la Flamme incarnée.
Sur elle, veillaient des influences millénaires,
Les divinités profondes d'un passé grandiose
La regardaient et voyaient venir les divinités futures
Comme si cet aimant attirait leurs invisibles pouvoirs.
La sagesse méditative de la terre parlait à son cœur silencieux ;
Grimpant les ultimes pics du mental pour épouser les dieux,
Prenant les pensées claires de la terre comme un tremplin
Pour plonger dans les Vastitudes cosmiques,
La connaissance du penseur et du voyant
Voyait l'invisible et pensait l'impensable,
Ouvrait les portes colossales de l'inconnu,
Déchirait les horizons de l'Homme pour le précipiter dans l'Infini.
Les actes des mortels tel un phare
Balayaient des mers sans rivage
Et l'art et la beauté jaillissaient des profondeurs humaines ;
La Nature et l'âme faisaient assaut de noblesse.
Les humains accordaient leur éthique à l'image des cieux ;
L'harmonie des tons d'une riche culture
Raffinaient les sens et multipliait leur portée :
Ils entendaient l'inentendu et percevaient l'invisible
Apprenaient à l'âme à s'envoler par-delà les choses connues
Inspirant la vie à grandir et à briser ses limites

Éveillant l'aspiration vers le monde caché de l'Immortel.
Quittant la sécurité de la terre, les ailes audacieuses du Mental
Portaient Savitri au-dessus des plaines battues de la pensée
Et traversaient les mers mystiques de l'Au-delà
Pour vivre sur les pics d'aigle près du Soleil.
Là, siège la sagesse sur son trône éternel.
Tous les tournants de sa vie conduisaient à des portes symboliques
Ouvraient le passage aux Pouvoirs secrets de sa race ;
Adeptes de la vérité, initiés des béatitudes
Acolytes mystiques formés à l'école de la Nature,
Conscients de la merveille des choses créées
Elle offrait le secret des songes profonds de son cœur
Sur l'autel du Merveilleux ;
Ses heures étaient un rituel dans un temple immémorial,
Ses actes devenaient les gestes du sacrifice.
Insufflé du rythme des sphères supérieures
Le mot servait de moyen hiératique
Pour délivrer l'esprit emprisonné
Et communier avec les dieux camarades.
Ou il servait à évoquer des formes nouvelles
Pour exprimer ce qui peine et œuvre dans le cœur de la vie
Quelque Âme immémoriale dans les hommes et dans les choses,
Dans ce chercheur de l'Inconnu et du Non-Né
Porteur d'une lumière de l'ineffable
Pour déchirer le voile des ultimes mystères.
D'intenses philosophies tiraient la terre vers les cieux
Ou, sur les bases mêmes de l'Espace cosmique
Soulevaient le mental terrestre à des hauteurs surhumaines.
Sortant des formes plaisantes aux yeux extérieurs
Mais qui cachent la vue de ce qui vit dedans,
La sculpture et la peinture concentraient les sens
À la lisière immobile de la vision intérieure,
Révélaient une silhouette de l'invisible,
Dévoilaient dans une forme l'intention de toute la Nature
Ou captaient le Divin dans un corps.
L'architecture de l'Infini
Découvrait ici les contours de ses rêveries intimes
Capturées dans l'ampleur d'un envol de pierre ;
La musique faisait descendre l'appel des cieux,
Le chant saisissait le cœur dans l'ivresse des profondeurs
Reliant le cri humain au cri cosmique ;
Les mouvements de la danse traduisaient le mouvement du monde
Moulaient l'esprit et l'âme dans l'ondoiement d'un rythme ;

Les lignes subtiles et minutieuses de l'artisan
Éternisaient le souvenir d'un bref moment
Ou d'un coup de ciselet, dans le dessin d'une coupe,
Traçaient la trame et les lacis cachés de l'invisible ;
De vastes poèmes coulés comme des mondes mouvants
Et des cadences jaillies de la voix des océans
Traduisaient les grandeurs scellées dans le cœur de la Nature
Mais jetées à présent dans un torrent de paroles glorieuses,
Et disaient la beauté et la sublimité de ses formes
Ses passions soudaines et ses caprices
Soulevant le verbe humain près de la parole des dieux.
Les yeux de l'homme pouvaient scruter les royaumes intérieurs,
Son examen découvrait la loi des nombres
Organisait le mouvement des étoiles
Dressait la carte de la formation du monde visible
Mettait en doute les processus de sa pensée
Ou faisait le diagramme théorique du mental et de la vie.
Tout cela, Savitri l'absorbait comme sa nourriture naturelle,
Mais tout cela ne pouvait pas remplir son vaste Moi :
Cette recherche humaine limitée par ce qu'elle gagne
Lui semblait les premiers grands pas chanceux
D'un jeune esprit découvreur
Qui ne voyait pas encore par sa propre lumière native ;
Il tâtait l'univers avec son bâton d'essai
Ou tendait son pendule de sourcier pour trouver la Vérité du mental :
Mille pousses germaient de mille côtés,
Mais pas l'immense vision de l'âme
Pas encore le vaste contact direct et immédiat,
Pas encore l'art et la sagesse des Dieux.
En elle-même, Savitri sentait
Une connaissance sans limites plus grande que la pensée de l'homme
Une joie trop haute pour le cœur et pour les sens
Emprisonnée dans le monde et criant pour être délivrée
Attendant encore de trouver une forme,
Cherchant des supports pour grandir autour
Et des natures assez fortes pour supporter sans faiblir
La splendeur de sa royauté natale
Sa grandeur et sa tendresse et sa félicité
La maîtrise de sa puissance et son vaste pouvoir d'amour :
La Terre devenue un tremplin pour conquérir les cieux ;
Son âme voyait par-delà les frontières bornées des cieux,
Touchait une grande lumière de l'inconnaissable
Et rêvait d'une sphère d'action du Transcendant.

Consciente du Moi universel en tous
Elle cherchait des cœurs vivants, des formes humaines,
Ces reflets de son âme, ses compléments, ses contreparties,
Ces proches parcelles de son être extérieur
Séparées d'elle par les murs du corps et du mental
Et pourtant liées à son esprit par des liens divins.
Dominant les barrières invisibles et les défenses masquées
Et la solitude qui sépare les âmes entre elles,
Elle voulait que tout devienne une seule embrasse immense
Où elle pourrait abriter toutes les créatures vivantes
Les soulever toutes en un point splendide de lumière voyante
Les tirer de cette épaisse crevasse inconsciente de la division
Et les faire un avec Dieu et avec le monde et avec elle.
Quelques-uns seulement répondaient à son appel,
Quelques-uns, plus rares encore, sentaient sa divinité voilée
Et tentaient d'unir le Dieu en elle au leur
De s'apparenter tant soit peu à ses hauteurs.
Soulevés vers de lumineux mystères
Ou conscients de quelque splendeur cachée au-dessus
Ils faisaient un bond pour la retrouver, dans un moment d'éclair,
Apercevaient une lumière dans une immensité céleste.
Mais ne pouvaient pas garder la vision ni le pouvoir
Et retombaient dans la morne stupeur de la vie ordinaire.
Ils sentaient proche un mental audacieux,
Une tentative divine,
Une poussée vers quelque grand large,
Ils touchaient d'un doigt avide la lisière de l'inconnu,
Mais restaient encore prisonniers de la graine humaine :
Ils ne pouvaient pas soutenir l'allure de sa marche infatigable ;
Trop petits et trop impatients pour les vastes bonds de sa volonté,
Trop étroits pour regarder avec les yeux d'un Infini pas encore né,
Leur nature se lassait des choses trop grandioses.
Car, même les proches compagnons de ses pensées
Ceux qui auraient pu marcher le plus près de son rayon
Adoraient la puissance et la lumière qu'ils sentaient en elle
Mais n'étaient pas à la mesure de son âme.
Amie, et pourtant trop grande pour être connue pleinement,
Elle marchait devant eux vers une lumière plus haute,
Conductrice et reine de leur cœur et de leur âme,
Proche de leur poitrine, et tout de même divine et lointaine.
Admiratifs et stupéfaits, ils voyaient sa formidable course
Ses bonds vertigineux, ce souffle d'un Dieu
Qui tentait des cimes trop éloignées pour leur taille d'homme

Ou qui peinait d'un grand pas lent sur des pistes enchevêtrées
Poussant vers des buts qu'ils ne pouvaient guère concevoir ;
Tout de même ils allaient, forcés d'être les satellites de son soleil
Incapables de se passer de sa lumière,
Ils s'accrochaient à elle les mains tendues avec leur désir
Ou suivaient en trébuchant les chemins qu'elle avait ouverts.
Ou aspirant avec leur moi de chair et de vie
Ils se collaient à elle pour nourrir leur cœur et se soutenir,
Tout le reste, ils ne pouvaient pas le voir à la lumière visible,
Vaguement, ils supportaient sa force intérieure.
Ou prisonniers des sens et de la soif du cœur,
Adorant avec l'amour trouble des humains,
Ils ne pouvaient pas saisir le puissant esprit qu'elle était
Ni se changer à son contact intime et devenir comme elle.
Certains, avec leur âme, sentaient ce qu'elle était et vibraient avec elle,
Ils sentaient proche une grandeur, mais qui échappait à leur mental :
La voir, c'était un appel à adorer,
Être près d'elle, précipitait une force de haute communion.
Ainsi les hommes font-ils un culte d'un dieu trop grand pour être connaissable
Trop haut, trop vaste pour revêtir une forme limitée ;
Ils sentent une Présence et obéissent à une force
Ils adorent un amour qui envahit d'ivresse leur poitrine,
Une ardeur divine qui avive les battements de leur cœur,
Ils suivent une loi qui grandit leur cœur et leur vie.
Un air nouveau et plus divin s'ouvre à la respiration
Un monde plus libre et plus heureux s'ouvre à l'homme :
Il voit de hautes marches qui grimpent vers le Moi et la Lumière.
Un pays divin en elle commandait l'allégeance de leur âme
L'âme voyait, sentait, connaissait la divinité.
Sa volonté avait un pouvoir sur les actes de leur nature,
L'inépuisable tendresse de son cœur prenait leur cœur,
Ils aimaient un être qui dépassait leurs limites ;
Ils ne pouvaient pas compasser sa mesure mais ils supportaient son toucher,
Comme la fleur répond au soleil, ils répondaient
Se donnaient à elle et n'en demandaient pas plus.
Plus grande qu'eux-mêmes, trop vaste pour leurs yeux,
Leur mental ne pouvait pas comprendre ni connaître vraiment
Mais leur vie écoutait la sienne, émue par ses paroles :
Ils sentaient la déité et ils obéissaient à un appel
Ils répondaient aux suggestions et faisaient son travail dans le monde ;
Leur vie, leur nature était mue et contrainte par la sienne
Comme si la vérité de leur propre moi plus large
Prenait un aspect de la divinité

Et les haussait à une tonalité au-delà de leur terre.
Ils sentaient un avenir plus large croiser leur route ;
Elle les tenait par la main, elle choisissait pour eux leur chemin :
Ils étaient poussés par elle vers de grandes tentatives inconnues,
La foi les aimantait et la joie de se sentir à elle ;
Ils vivaient en elle, ils voyaient le monde par ses yeux.
Certains se tournaient vers elle en dépit du penchant de leur nature,
Divisés entre l'émerveillement et la révolte,
Séduits par son charme et dominés par sa volonté,
Possédés par elle et cherchant à la posséder ;
Impatients sujets, leur cœur assoiffé mais lié
Embrassait les chaînes dont ils se plaignaient le plus
Grondait contre un joug qu'ils auraient pleuré de perdre,
Le splendide joug de sa beauté et de son amour ;
D'autres la poursuivaient des désirs aveugles de leur vie
Et la réclamaient tout entière comme leur bien particulier
Pressés d'accaparer une tendresse faite pour tous.
Comme la terre réclame la lumière pour sa seule poussée,
Ils la réclamaient pour leur seule embrasse jalouse
Et voulaient d'elle des sentiments limités comme les leurs,
Avides d'une réponse égale à leur petitesse.
Ou ils se plaignaient qu'elle échappe à leur prise
Et espéraient l'attacher de près par des cordes gémissantes.
Ou trouvant le contact désiré trop puissant à supporter
Ils l'accusaient d'une tyrannie qu'ils aimaient,
Se retiraient en eux-mêmes comme à l'abri d'un soleil trop fort
Tout en ayant soif de la splendeur qu'ils refusaient.
Amoureux et en colère contre son doux rayon passionné
Que la faiblesse de leur argile ne pouvait guère supporter,
Ils soupiraient mais poussaient des cris au contact désiré
Inaptes à toucher de si près la divinité
Intolérants d'une Force qu'ils ne pouvaient pas contenir.
Certains, attirés malgré eux par son influence divine,
L'enduraient comme une douce mais étrangère fascination ;
Incapables de grimper à des niveaux trop sublimes
Ils voulaient la tirer en bas sur leur propre terre.
Ou contraints de centrer autour d'elle leur vie passionnée
Ils espéraient soumettre aux besoins humains de leur cœur
La gloire et la grâce qui avaient captivé leur âme.

* * *

Mais dans ce monde, parmi les cœurs qui répondaient à son appel,

Nul ne se trouvait être son égal et son compagnon.
En vain se baissait-elle pour les élever à ses hauteurs,
Trop pur était cet air pour le souffle des petites âmes.
Son cœur voulait soulever ces autres moi
Dans ses propres Vastitudes,
Les emplir de son propre pouvoir
Et qu'une Force plus divine puisse entrer dans la vie,
Un souffle de Dieu grandir le temps humain.
Pourtant, elle se penchait pour toucher leur petitesse
Couvrait leurs vies de ses puissantes mains passionnées,
Elle connaissait par sympathie leurs besoins et leurs manques
Et plongeait dans la vague et les bas-fonds de leurs vies
Et portait et partageait les battements de leur chagrin et de leur joie
Et se courbait pour guérir leur malheur et leur orgueil
Et prodiguait toutes les forces de son pic solitaire
Pour hisser jusque là leur cri d'aspiration,
Mais même quand elle tirait leur âme dans ses Vastitudes
Et les entourait du silence de ses profondeurs
Et les contenait comme la grande Mère contient les siens,
Seule sa surface terrestre portait leur fardeau
Et mêlait son feu à leur mortalité :
Son moi plus grand restait seul, insollicité, intérieur.
Le plus souvent, dans la fougue et la paix de la Nature muette
Elle pouvait sentir une parenté sereinement une ;
La Force en elle attirait la progéniture subhumaine de la terre ;
Le large et libre délice de son esprit
Rejoignait les couleurs ardentes et somptueuses de leurs vies
Rencontrait l'animal et l'oiseau et les fleurs et les arbres.
Ils répondaient avec un simple cœur.
Dans l'homme habite quelque chose de trouble et sombre ;
Il sait, mais se détourne de la Lumière divine,
Il préfère l'ignorance et le noir de la chute.
Dans le nombre de ceux qui venaient attirés par elle
Nulle part elle ne trouvait son compagnon des hautes tâches,
Le camarade de son âme, son autre moi
Fait comme elle, un avec elle, comme Dieu et la Nature.
Quelques-uns s'approchaient, étaient touchés, prenaient feu,
Puis faiblissaient.
Trop grande était son exigence, trop pure sa force.
Ainsi éclairait-elle la terre autour comme un soleil,
Mais dans son ciel intime, tel un astre solitaire,
Une distance la séparait de ses plus proches.
Puissante, à part, son âme vivait comme vivent les dieux.

* * *

Sans lien encore avec la grande scène des hommes,
Dans un petit cercle de jeunes cœurs ardents
Comme une première école de son être, un premier champ clos,
Apprentie dans les affaires de la vie terrestre,
Elle dressait sa nature divine à supporter les contacts de la vie,
Contente de son petit jardin des dieux
Comme fleurit une fleur dans une île inabordée.
Le vaste monde ne connaissait pas encore la Flamme qui l'habitait,
Et pourtant quelque chose remuait profondément et savait obscurément ;
Il y avait un mouvement, un appel passionné,
Un arc-en-ciel de rêve, l'espoir d'un changement d'or ;
Une aile, une attente secrète battait,
Une prescience grandissante de quelque chose de rare
Et de nouveau et de merveilleux
Se glissait furtivement dans le cœur du Temps.
Puis une rumeur, un léger murmure a touché terre
Et soufflé dans les âmes comme un besoin caché et pressenti ;
L'œil du grand monde découvrait Savitri,
Un émerveillement a soulevé la voix du barde.
Une clef de Lumière encore gardée au fond de l'existence,
Un mot solaire réveillait le souvenir d'un ancien mystère,
Son nom a couru furtivement sur les lèvres humaines
Tendre et exaltant comme une strophe inspirée
Jaillie de la lyre épique de la rumeur des vents
Ou chanté comme un récitatif divinateur du Poète orphique.
Mais ce culte-là était seulement celui d'un symbole sacré.
Admirée, incherchée, intangible pour nos mains
La beauté de Savitri et l'intensité de sa flamme se voyaient dans le lointain
Comme l'éclair qui joue avec le crépuscule,
Une gloire inapprochable et divine.
Nul cœur égal au sien ne venait joindre son cœur
Nul amour terrestre éphémère ne troublait son calme
Nul héros passionné n'avait la force de la saisir ;
Nul regard ne demandait la réponse de ses yeux.
Une Puissance en elle frappait de crainte la chair imparfaite ;
Le génie protecteur de notre limon
Devinait la déesse sous une forme humaine
Et reculait devant le toucher d'une autre espèce,
La nature terrestre restait liée à l'étroit sillon de la vie des sens.
Le cœur des hommes est amoureux de sa race bourbeuse
Et ne supporte pas les esprits solitaires et altiers

Ceux qui apportent
Les exigences du feu des plans immortels
Trop vastes pour les âmes qui ne sont pas nées pour épouser les cieux.
Quiconque est trop grand, solitairement doit vivre,
Adoré, il marche en sa puissante solitude ;
Vain est son labeur pour créer sa propre espèce,
Son seul compagnon est l'Intensité qui l'habite.
Ainsi en était-il de Savitri, pendant un temps,
Tous la vénéraient, émerveillés, nul n'osait la réclamer.
Son mental siégeait haut déversant ses rayons d'or,
Son cœur était un temple peuplé de délice.
Une unique lampe allumée dans la maison de la perfection
Une pure image radieuse dans un sanctuaire sans prêtre,
Son esprit restait parmi les vies qui l'encerclaient
À l'écart en elle-même, jusqu'à l'heure du destin.

FIN DU CHANT DEUX

CHANT TROIS

L'Appel de l'Inconnu

(Voyant l'état pitoyable des hommes et de la vie, le Roi Ashwapati reçoit la révélation que la Mère Divine s'est incarnée humainement sur la terre dans son propre enfant, Savitri, afin de "changer la Loi". Il sème cette connaissance dans la conscience profonde de Savitri en l'appelant à partir et à se mettre en quête de celui, l'Inconnu, qui sera le Compagnon de sa tâche divine sur la terre.)

Vint une aurore qui semblait le seuil d'une création nouvelle
Issue de l'immuable origine des choses,
Lourde d'une beauté émouvante et étrange
Apportant un ensoleillement plus grand, un ciel plus heureux.
Une ancienne soif poussait de nouvelles racines.
L'air buvait longuement un vieux désir inaccompli ;
Les grands arbres frémissaient dans un vent vagabond
Comme tressaillent les âmes à l'approche de la joie,
Et dans les buissons d'une cachette verdoyante,
Jamais las de son unique note d'amour,
Un koel lyrique jetait son cri sous la ramée.
Loin des murmures terrestres
Où les appels et les réponses éphémères mêlent leur flot
Le Roi Ashwapati, derrière les rayons de cette aurore écoutait
D'autres sons que n'entendent point nos sens matériels.
Dans un subtil interspace qui encercle nos vies
S'ouvrent les portes ensommeillées de l'esprit intérieur
Et l'inaudible musique de la Nature se laisse surprendre ;
À travers le lourd trimard cyclique des vies impatientes
À travers l'harcelante urgence des soucis présents,
L'hymne sans mots de la Terre à l'ineffable
Montait du cœur ardent du Vide cosmique ;
Le Roi écoutait la voix étouffée des Pouvoirs à venir
Le murmure derrière les barreaux lumineux du Temps.
De nouveau, la formidable soif soulevait sa flamme
Demandant une vie parfaite sur la terre et pour les hommes
Implorant une certitude dans ce mental incertain
Et un bonheur sans ombre pour le cœur souffrant des hommes
Et une Vérité qui s'incarne dans un monde ignorant
Et un dieu qui divinise enfin les formes mortelles.
Alors, jaillie d'un lointain ciel de la pensée

Captée secrètement par le scribe récepteur
Une parole a résonné dans les corridors de son cerveau
Et laissé son empreinte sur les cellules enregistreuses.
“Ô race née de la terre, que le Destin emporte
Et que la Force contraint,
Ô futiles aventuriers dans un monde infini,
Prisonniers d’une humanité de nains,
Tournerez-vous sans fin dans la ronde du mental
Autour d’un petit moi et de médiocres riens ?
Vous n’étiez pas nés pour une petitesse irrévocable
Ni bâtis pour de vains recommencements.
Vous étiez faits de la substance de l’Immortel,
Vos actes peuvent être de rapides foulées révélatrices
Votre vie, un moule changeant pour les dieux qui grandissent.
Un Voyant, un puissant Créateur est en vous
La Grandeur immaculée veille sur vos jours,
Des pouvoirs tout-puissants sont enfermés dans les cellules de la Nature.
Une destinée plus haute vous attend :
Cet être terrestre transitoire, s’il le veut,
Peut accorder ses actes à un plan transcendant.
Celui-là, maintenant, qui regarde le monde avec des yeux ignorants
À peine sorti de la nuit inconsciente,
Qui voit des images et non la Vérité,
Peut emplir ce regard d’une vision immortelle.
En vérité, le dieu grandira dans vos cœurs,
Vous vous éveillerez à l’air de l’esprit
Et sentirez les murs du mental mortel crouler
Vous entendrez le message qui est resté muet au cœur de la vie
Et sonderez la Nature avec des yeux solaires
Et sonnerez vos conques aux portes de l’Éternel.
Auteurs des grandes métamorphoses terrestres,
C’est à vous qu’il est donné
De traverser les dangereux espaces de l’âme
Et de réveiller totalement la formidable Mère
Et de trouver le Tout-Puissant dans cette demeure de chair
Et que cette vie devienne les millions de corps de l’Un.
La terre que vous foulez est une frontière voilée des cieux,
La vie que vous menez cache la lumière que vous êtes.
D’immortels Pouvoirs soufflent leur flamme devant vos portes ;
Là-bas, là-haut, sur vos sommets, le chant des dieux résonne
Et sans cesse les gongs de la pensée appellent :
Dépasse ton moi ;
Rares sont ceux qui entendent, plus rares encore ceux qui osent aspirer,

Nympholeptes de l'extase et du brasier.
Une épopée d'espoir et de faillite déchire le cœur de la terre ;
Sa force et sa volonté dépasseront sa forme et son destin.
Une déesse est prise dans un filet d'inconscience ;
Enchaînée par elle-même dans les pâtures de la mort
Elle rêve de la vie,
Torturée par elle-même dans les douleurs de l'enfer
Elle aspire à la joie
Et bâtit à l'espoir ses autels de désespoir,
Elle sait qu'un seul haut pas pourrait affranchir tous
Et dans sa douleur appelle la grandeur de ses fils.
Mais vague dans le cœur des hommes est le feu qui monte,
Là, l'invisible Grandeur attend, inadorée ;
L'homme voit le Très-Haut sous une forme limitée
Ou regarde une Personne, entend un Nom.
Il se tourne vers des Pouvoirs ignorants pour de petits gains
Ou allume les lumières de son autel à une face de démon.
Il aime l'Ignorance qui engendre sa douleur.
Un maléfice frappe ses forces glorieuses.
Il a perdu la Voix intérieure qui conduisait ses pensées,
Un masque couvre le trépied de l'oracle
Une Idole spacieuse occupe le sanctuaire du Merveilleux.
La grande Illusion l'enveloppe de ses voiles,
En vain, viennent les presciences profondes de l'âme,
En vain, l'interminable suite des voyants,
Les sages méditent dans une lumière insubstantielle,
Les poètes prêtent leur voix à des rêves frivoles.
Un feu sans foyer inspire la langue des prophètes.
Les flamboiements des cieus descendent, puis s'en retournent,
L'Œil lumineux s'approche, puis se retire ;
L'Éternité parle, nul ne comprend ses mots ;
Le Destin résiste et les Abysses refusent ;
Les eaux d'oubli de l'Inconscient bloquent toute chose faite.
Seul, si peu l'écran du Mental est soulevé.
Les Sages qui savent ne voient qu'une moitié de la Vérité.
Les forts qui grimpent s'arrêtent à un bas pic.
Les cœurs qui aspirent n'ont qu'une heure pour aimer ;
Son conte à moitié dit, le Barde secret défaille ;
Trop rares encore sont les dieux dans les formes mortelles.”
La Voix s'est retirée dans son ciel caché.
Mais telle une splendide réponse des dieux,
Savitri a surgi à travers les espaces ensoleillés.
Venant par les hautes futaies comme des piliers des cieus,

Vêtue de sa robe de feu chatoyante,
Elle semblait brûler vers les royaumes éternels
Comme un flambeau mouvant d'encens et de flamme
Sorti du temple de boue de la terre sous un toit de ciel,
Levé par quelque main de pèlerin dans un invisible sanctuaire.
Alors vint la grâce d'une heure révélatrice :
À travers des profondeurs qui réinterprètent tout,
Le Roi vit, mais par des yeux déliés des lourdes limites du corps,
Redécouverte, mais sous un firmament de claire divulgation
Cette annonce du délice du monde,
Cette merveille d'œuvre de l'Artiste divin
Ciselée comme une coupe de nectar pour des dieux assoiffés,
Cette Écriture vivante et respirante de la joie de l'Éternel,
Ce réseau de tendresse tissé d'or et de feu.
Changeant de forme, cette face divine exquise devenait
Le signe d'une Nature plus profonde qui se manifestait,
Un pur palimpseste original des naissances sacrées¹
Un symbole cosmique qui se gravait et se taillait dans la vie.
Son front était une réplique limpide des cieux,
Un socle et un pilier de méditation,
Le large même et le sourire contemplatif de l'Espace,
Sa ligne songeuse était une courbe symbolique de l'infinitude.
Dans la vaste nébuleuse de ses tresses,
Sous ce front spacieux de lune rêveuse
Ses longs yeux ombragés comme par des ailes de Nuit
Abritaient un océan d'amour et une pensée qui contenait le monde :
Émerveillés de la vie et de la terre, ils voyaient des vérités à venir.
Un sens immortel emplissait ses membres mortels ;
Comme une amphore aux lignes poignantes
Leur rythme semblait porter
Le sanglot de joie et l'adoration muette de la terre vers les cieux
Délivrés dans le cri de beauté d'une forme vivante
Appelant la perfection des choses éternelles.
Alors, sous les yeux du Roi,
Ce vêtement vivant de l'éphémère, devenu transparent,
A dévoilé la divinité qu'il exprimait.
Délié de la vision superficielle et des sens mortels,
La saisissante harmonie de ses formes devenait
L'extraordinaire icône signifiante d'une Puissance
Qui renouvelait son inscrutable descente sur la terre
Dans une forme humaine de sa création

1. Ces "naissances sacrées" sont les Avatars qui, d'âge en âge, viennent "changer la Loi" de la terre. Nous sommes à ce dernier changement.

Et se dressait dans la vie comme un haut-relief
Sur le sol de cet univers en évolution :
Une divinité sculptée sur un mur de pensée
Se reflétait dans la coulée des heures
Enchâssée dans l'obscurité de la Matière
Comme dans une cathédrale des cavernes.
Les valeurs transitoires du mental étaient annulées,
Les sens corporels abdiquaient leur regard terrestre,
L'Immortel contemplant l'immortel.
Réveillé de l'envoûtement collant des habitudes quotidiennes
Qui cachent la vérité de l'âme sous le déguisement des formes extérieures,
Le Roi vit, dans un corps chéri de sa propre famille,
Le grand esprit inconnu né dans son propre enfant.
Alors, comme un impromptu de la vision profonde
Des pensées jaillirent en lui, qui ne connaissaient pas leur propre portée.
S'adressant à ces vastes gouffres de songe
Où l'Amour l'avait regardé par les détroits du mental,
Il a prononcé des paroles venues des Hauteurs invisibles.
Un mot par hasard, en passant, peut changer notre vie.
Car les souffleurs cachés de notre discours, parfois,
Peuvent saisir la formule d'un moment fantasque
Pour faire peser sur des lèvres inconscientes les paroles du Destin.
"Ô Esprit, voyageur de l'éternité,
Qui es venu des espaces immortels ici-bas
Armé du splendide danger de ta vie
Pour poser ton pas de conquérant sur le Destin et sur le Temps,
Comme toi, la lune rêve, emprisonnée dans son halo.
Une puissante Présence enveloppe encore tes membres.
Peut-être les cieux te gardent-ils pour quelque grande âme,
Ton destin, ton œuvre, attendent quelque part au loin,
Ton esprit n'est pas venu ici-bas en étoile solitaire.
Ô Légende vivante de la beauté de l'amour
Enluminée d'or virginal,
Quel message d'énergie céleste et de joie en toi
Est-il écrit sur le soleil blanc du palimpseste de l'Éternel ?
Celui auquel tu ouvriras la guirlande précieuse de ton cœur
Découvrira le message et, par lui, grandira sa vie.
Ô rubis de silence, rire léger qui perle par tes lèvres,
Musique de tranquillité,
Scintillement étoilé de tes yeux dans la grande nuit douce,
Ode lyrique de ton corps
Rythmé par les dieux artistes,
Prends le chemin et va là où l'amour et le destin appellent ton charme.

Aventure-toi dans ce monde énigmatique et trouve ton compagnon.
 Car, quelque part sur la poitrine assoiffée de la terre
 L'amant inconnu t'attend, toi l'inconnue.
 Ton âme est forte et n'a besoin de nul autre guide
 Que l'Un qui brûle dans la force de ton cœur.
 À l'approche de tes pas, tiré à ta rencontre,
 Viendra l'autre moi que ta nature demande,
 Celui qui marchera jusqu'à la fin de ton corps
 L'intime voyageur qui ira de front avec tes pas,
 Le lyriste des cordes profondes de ton âme
 Celui qui donnera voix à ce qui est muet en toi.
 Alors, vous deviendrez comme des harpes d'une même résonance
 Une et unique dans le battement d'un délice différent,
 Répondant à une même mélodie divine
 Découvrant les notes nouvelles du thème éternel.
 Une même force sera votre moteur et votre guide
 Une même lumière sera autour de vous et au-dedans ;
 Vos puissantes mains en une affronteront
 La question des Cieux, la vie :
 Défie l'épreuve et le danger de l'immense déguisement.
 Gravis la Nature jusqu'aux hauteurs divines ;
 Fais face aux grands dieux couronnés de félicité,
 Puis trouve un Dieu plus grand encore : ton moi au-delà du Temps."

Ces mots étaient la semence de tout ce qui devait venir.
 Venue de quelque Grandeur,
 Une main a ouvert les portes scellées du cœur de Savitri
 Et montré pour quelle œuvre ses forces étaient nées.
 Lorsque le Mantra s'enfonce dans l'oreille du Yoga,
 Son message remue le cerveau aveugle
 Mais obscurément, dans les cellules ignorantes, ce son résonne ;
 Celui qui entend comprend la forme des mots
 Et méditant sur la trace de pensée qu'il renferme
 S'efforce de le déchiffrer avec son mental laborieux
 Mais trouve de brillantes suggestions, non le corps de la vérité ;
 Finalement, tombant dans le silence intérieur pour savoir
 Il découvre l'écoute profonde de son âme :
 Le Mot se répète tout seul avec des accents rythmiques :
 Pensée, vision, sentiments, sens et conscience du corps
 Sont saisis irréversiblement et
 Il subit une extase et un changement immortel ;
 Il sent une Vastitude, il devient un Pouvoir,
 Toute la connaissance déferle sur lui comme une mer :
 Transmué par le rayon blanc de l'esprit

Il marche dans un pur ciel de joie et de calme,
Il voit la face de Dieu, il entend la parole transcendante ;
Et de même maintenant,
Cette Grandeur était semée dans la vie de Savitri.
Les scènes connues, maintenant, étaient un spectacle terminé.
Marchant comme en un songe au milieu des forces familières,
Touchée par de nouvelles magnitudes et des signes féeriques,
Elle se tournait vers des Vastitudes jamais encore atteintes ;
Captivé, son cœur battait vers des douceurs inconnues,
Les secrets d'un monde invisible étaient proches.
Le matin s'est levé dans un ciel souriant ;
Puis, tombant de son pinacle de saphir contemplatif
Le jour a sombré dans un crépuscule d'or brûlant ;
La lune flottait comme une épave lumineuse par les cieux
Et sombrait sous les rives d'oubli des rêves ;
La nuit allumait les feux de veille de l'éternité.
Alors, tout est rentré dans les cryptes secrètes du mental ;
Les ténèbres ont abattu leurs ailes d'oiseau du paradis
Sur Savitri
Scellé ses sens derrière ses yeux extérieurs
Et ouvert les gouffres prodigieux du sommeil.
Quand la pâle aurore s'est glissée derrière les sentinelles de la Nuit,
En vain la lumière naissante cherchait-elle ce visage ;
Le palais s'est réveillé sur son propre vide ;
La souveraine de ses jours heureux était loin ;
Le rayon de lune de ses pas ne teintait plus les corridors :
La beauté et la divinité étaient parties.
Le Délice s'était enfui en quête du vaste monde.

FIN DU CHANT TROIS

CHANT QUATRE

La Quête

Les chemins du monde s'ouvraient devant Savitri.
Tout d'abord, l'étrangeté des scènes nouvelles colorées
Peuplait son mental et retenait son regard physique.
Mais à mesure qu'elle allait ici et là par la terre changeante
Une conscience plus profonde affleurait en elle :
Native de bien des scènes et des climats
Elle avait fait son foyer de chaque sol et chaque pays
Elle avait fait siens tous les clans et tous les peuples
Et finalement, toute la destinée de l'espèce était sienne.
Ces terres étranges sur son chemin
Étaient connues et proches d'un sens intérieur ;
Les paysages revenaient comme des champs oubliés,
Les cités et les fleuves et les plaines appelaient ses yeux
Comme de lentes mémoires qui renaissaient devant elle,
Les étoiles de la nuit étaient le scintillement de vieilles amies,
Les vents murmuraient d'anciennes histoires,
Elle rencontrait des frères sans nom, jadis aimés.
Tout était un fragment d'anciens moi oubliés.
Vaguement, ou dans un éclair de soudaine suggestion
Ses actes mêmes lui rappelaient une ligne de force disparue,
Même le but de sa marche n'était pas nouveau :
Voyageuse d'un haut événement préfiguré
Son âme-témoin se souvenait,
Il lui semblait retrouver la trace d'une route souvent faite.
Un Guide fait tourner les roues muettes
Et dans le char de cette course passionnée,
Obscurément masquées, les yeux bandés,
Les déesses chevauchent et vont
Immuablement assignées près de l'homme dès sa naissance,
Dépositaires de la loi intérieure et extérieure
Exécutantes de la volonté de son esprit
Et en même temps témoins et exécutrices de son destin.
Inexorablement fidèles à leur tâche,
Gardiennes des séquences de sa nature
Elles gardent intact le fil tissé par les vieilles vies.
Compagnes du chemin mesuré de son destin
Qui conduisait à des joies gagnées par lui et à des peines appelées par lui,
Elles interviennent jusque dans ses pas les plus fortuits.

Rien de ce que nous faisons ou pensons n'est vain ni nul ;
Chaque acte, chaque pensée est une énergie lancée
Et garde son erre.
Les scribes fantômes de notre passé jamais mort
Font de notre destin l'enfant de nos propres actes,
Et dans les sillons creusés par notre volonté
Nous récoltons le fruit de nos gestes oubliés.
Mais puisque l'arbre est invisible, qui a porté ce fruit,
Et puisque nous vivons dans un présent né d'un passé inconnu,
Ces actes semblent l'effet d'une Force mécanique
Pour notre mental mécanique lié par les lois de la terre ;
Et pourtant, les déesses masquées sont l'instrument d'une Volonté suprême.
Silencieusement elles sont suivies d'en haut par un Œil omnivoyant.
Un architecte prescient du Destin et du Hasard
Bâtit nos vies sur un plan prévu
Connaît le sens et la conséquence de chaque pas
Et regarde les énergies d'en bas qui trébuchent.
Sur ses hauteurs silencieuses, Savitri était consciente
D'une calme Présence sise au-dessus de son front
Qui voyait le but et choisissait chaque tournant fatidique ;
Cette Présence se servait du corps comme d'un piédestal,
Les yeux qui erraient au hasard étaient les feux de Son phare,
Les mains qui tenaient les rênes étaient Ses outils vivants ;
Tout était l'opération d'un ancien plan
Un chemin préparé par un infaillible Guide.
Au long des grands midis et des après-midi brûlantes,
Elle regardait la Nature et les formes humaines,
Elle écoutait les voix du monde ;
Muette dans les cryptes lumineuses de son cœur,
Poussée du dedans, elle suivait sa longue route
Tel un nuage léger par un jour resplendissant.
Au début, son chemin courait par des étendues peuplées :
Reçue aux portes royales des États
Et au théâtre des actes bruyants de l'homme
Son char sculpté aux roues ciselées
Traversait des marchés criards et des tours de guet
Des portails ornés et de hauts frontons sculptés de rêves
Et des jardins suspendus dans le saphir du ciel,
Des salles hypostyles et leurs gardiens en armes,
Des petits sanctuaires où seule une Image tranquille regardait la vie des hommes
Et des temples taillés comme par des dieux exilés
Pour imiter leur éternité perdue.

Parfois, du crépuscule doré à l'aube d'argent
Tandis que les chandeliers gemmés papillotaient sur les fresques murales
Et les entrelacs de pierres béaient sur les arbres au clair de lune,
À demi consciente, à l'écoute de la nuit tardive,
Vaguement elle glissait entre les rives du sommeil
Reposant dans le palais somnolent des rois.
Des hameaux et des villages voyaient passer le char du destin,
Logis d'une vie courbée sur le sol qu'elle laboure
Pour nourrir ses brefs jours passagers
Qui répètent leur vieille ronde éphémère
Immuablement dans l'orbite d'un ciel
Invariable sur notre labeur mortel.
Loin des heures lourdes de cette créature pensante
Savitri maintenant se tournait vers des espaces libres et sans chagrin
Encore introublés par les joies et les craintes humaines.
Là, verdoyait l'enfance de la terre première
Là, les rêveries sans temps, vastes et heureuses et sereines
Lorsque les hommes n'avaient pas encore empli le monde de leurs soucis,
Steppes impériales de l'éternel semeur
Prairies couchées sous les vents et clignotant au soleil
Vertes songeries des bois et des collines au front échevelé
Bocages bruissants et bourdonnants d'abeilles sauvages
Ou le lent murmure d'argent des fleuves en crue ;
Ainsi courait le char de l'épouse d'or
Tel un espoir voyageur en hâte de ses rêves.
Du fond de l'immense passé du monde sans hommes
Montaient des pistes de mémoire et des vestiges sans âge ;
Des domaines de lumière dans un fief de calme antique
Écoutaient le son insolite de ce galop,
Ou de vastes silences inviolés
Absorbaient la voyageuse dans leur cachette d'émeraude
Et la lente magie chuchotante des fées fleuries
Enlaçait ses roues dans leurs filets colorés.
Les puissants pas harcelants du Temps
Tombaient doucement sur ces chemins solitaires,
Sa marche de titan, oubliée
Et ses cycles de ruines inexorables.
L'oreille intérieure à l'écoute de la solitude
Penchée sur ses propres profondeurs sans bornes
Pouvait entendre le rythme intense de la Pensée sans mot
Qui se blottit dans le silence derrière la vie ;
Et dans la grandiose passion de son sommeil sous les caresses du soleil
La tendre voix sourde de la terre balbutiante

Montait avec son murmure de soif.
Loin de la clameur brute des nécessités criantes
Le mental toujours en marche, apaisé, pouvait sentir,
Tranquille derrière les dehors aveugles de sa volonté,
L'embrasse inlassable de la terre aimante, patiente, muette
Et savoir que la mère de nos formes est une âme.
Cet esprit qui se cogne dans l'arène des sens
Cette créature meurtrie dans le mortier des jours
Pouvait trouver en elle de vastes espaces de délivrance.
Ce monde n'était pas encore tout occupé par le souci.
La poitrine de notre mère gardait encore pour nous
Ses régions austères et ses profondeurs méditatives
Ses étendues impersonnelles, perdues et inspirées
Et la puissance de ses antres d'extase.
La muse de ses lèvres couvrait le symbole de ses mystères
Et gardait pour ses yeux purs le sacrement
De ses cavernes et ses vallons dans sa poitrine de joie,
Les autels de ses montagnes pour les feux de l'aurore
Et les plages nuptiales où l'océan dormait
Et l'immense psalmodie de ses bois prophétiques.
Elle avait des prairies pour son rire solitaire
Des plaines paisibles et heureuses dans les bras de la lumière,
Seule avec le cri des oiseaux, le coloris des fleurs
Et les merveilles sauvages allumées par ses lunes
Et de sages soirs sans éclat qui s'illuminaient aux étoiles
Et d'obscurs frémissements dans l'infinitude de la nuit.
Souveraine, elle exultait sous l'œil de son Créateur
Elle sentait son intimité dans la poitrine de la terre
Parlait encore à une Lumière derrière le voile
Communiait encore avec l'Éternité par-delà.
Elle appelait de rares terriens doués
À partager la joyeuse communion de sa paix ;
Le vaste, les sommets étaient leur pays naturel.
Les valeureux et sages rois, leur devoir terminé,
Libérés de la tension guerrière de leur tâche,
Venaient dans la sérénité de ces assises sauvages ;
La lutte était finie, le répit s'ouvrait devant eux.
Heureux, ils vivaient avec les oiseaux et les bêtes et les fleurs
Et les rayons du soleil et le bruissement des feuilles,
Ils écoutaient les vents d'orage rouler dans la nuit
Rêvaient avec les étoiles dans leurs immuables constellations muettes
Et logeaient dans les matins comme sous une tente d'azur
Et ne faisaient qu'un avec la gloire des midis.

Quelques-uns plongeaient plus profond ;
Délivrés de l'étreinte extérieure de la vie
Appelés par un intime secret brûlant
En ce fond d'âme à l'étoile blanche inassailie
Ils partageaient une Félicité à jamais vivante ;
Dans l'extase et le silence, ils entendaient une Voix profonde
Contemplaient une Lumière qui révèle tout.
Toutes les différences créées par le Temps étaient dépassées,
Les fibres du monde vibraient avec les cordes de leur propre cœur ;
Intimement proches du cœur qui bat dans chaque poitrine,
Ils arrivaient au moi qui est un en tous
Par l'amour sans limites.
Accordés au Silence et à la cadence du monde,
Ils dénouaient le nœud de l'emprisonnement mental ;
Le vaste regard imperturbé du témoin était atteint,
Le grand œil spirituel de la Nature se dessillait ;
Chaque jour, désormais, ils grimpaient au sommet des sommets :
La Vérité se penchait sur eux depuis son royaume suprême ;
Au-dessus flamboyaient les soleils mystiques de l'éternité.
Sans nom, sans demeure les ascètes austères,
Abandonnant la parole, le mouvement, le désir,
Siégeaient à l'écart des créatures, immergés, seuls,
Immaculés dans les hauteurs sereines du moi
Concentrés sur les lumineux pics sans voix ;
Les ermites aux cheveux torsadés, nus du monde,
Immobilisés comme les grandes collines sans passion
Massées à l'entour telles les pensées de quelque vaste état d'âme,
Attendaient l'ordre de l'Infini pour finir.
Accordés à l'universelle Volonté, les voyants
Satisfaits en Celui-là qui sourit derrière les formes terrestres
Restaient inchagrinés par l'assaut des jours.
Autour d'eux, comme les arbres verts qui ceignent la colline,
De jeunes et graves disciples façonnés par leur toucher,
Entraînés à l'acte simple et à la parole consciente,
Grandissaient en eux-mêmes et grimpaient vers leurs hauteurs.
Chercheurs venus de loin sur le sentier de l'Éternel
Amenés à ces tranquilles fontaines par la soif de leur esprit
Ils buvaient le trésor d'une heure silencieuse
Baignaient dans la pureté de ce regard de douceur
Qui, sans s'imposer, les conduisait dans sa paix
Et sous son influence trouvaient les chemins du calme.
Premiers Enfants de la monarchie des mondes,
Dirigeants héroïques d'un temps à venir,

Fils de rois nourris dans cet air large
Tels des lions qui gambadent au soleil et au ciel
Ils recevaient là, semi-consciemment, leur empreinte divine :
Formés sur le type des hautes pensées qu'ils chantaient
Ils apprenaient la vaste magnificence d'une musique d'âme
Qui nous fait camarades du souffle cosmique ;
Sortis des chaînes de leur petit moi séparé,
Souples et fermes sous la main éternelle,
Ils affrontaient la Nature d'un bras audacieux et amical
Et servaient en elle l'Énergie qui façonne ses œuvres.
D'une seule âme avec tous,
Libres des liens qui étouffent
Larges comme un continent au soleil chaleureux
Dans la joie impartiale d'une égalité qui embrasse tout
Ces sages respiraient pour le délice de Dieu dans les choses.
Œuvrant à la lente éclosion des dieux
Semant des pensées immortelles dans les jeunes esprits
Ils enseignaient la grandiose Vérité
Que la race des hommes doit incarner,
Ou, à quelques-uns, ils ouvraient les portes de la liberté.
Transmettant la Lumière à notre monde en lutte
Ils respiraient comme des esprits délivrés du lourd carcan du Temps,
Camarades et instruments de la Force cosmique,
Ils se servaient d'une maîtrise naturelle comme celle du soleil :
Leurs paroles aidaient la terre, leur silence aidait la terre.
Un bonheur magique coulait à leur toucher ;
L'Unité était la souveraine de cette paix sylvestre,
La bête sauvage rejoignait en sympathie sa proie ;
Persuadant la haine et le conflit de cesser
L'amour qui coule du sein de l'unique Mère
Guérissait par leur cœur ce dur monde blessé.
D'autres s'évadaient des confins de la pensée
Là où le Mental dort sans mouvement, attendant la naissance de la Lumière,
Et revenaient frémissants d'une Force sans nom
Ivres d'un vin d'éclair dans leurs cellules ;
La connaissance intuitive bondissait dans les paroles,
Saisis, vibrants, brûlants du mot inspiré,
Écoutant la voix subtile qui enveloppe les cieux,
Transportant la splendeur qui a allumé les soleils,
Ils chantaient les noms de l'Infini et les pouvoirs immortels
En des vers qui réverbéraient le mouvement des mondes,
Des ondes de son jaillissaient de la vision des abysses de l'âme.

Quelques-uns, nus de la personne et de ses bandelettes de pensée
Engloutis dans un immobile océan de Puissance impersonnelle,
Restaient là, grandioses, perdus dans la vision de l'infinie Lumière,
Ou, camarades de la Volonté éternelle,
Traçaient le plan des Temps passés et à venir.
Quelques-uns s'envolaient d'un coup d'aile
Hors des mers cosmiques
Et disparaissaient dans un Vaste ensoleillement sans fond ;
D'autres, silencieux, regardaient la danse universelle,
Ou aidaient le monde par leur indifférence du monde.
D'autres ne regardaient plus, fondus dans un Moi solitaire
Absorbés dans une transe d'où nulle âme ne revient,
Toutes les lignes du monde occulte à jamais coupées,
Les chaînes de la naissance et de la personne rejetées :
Quelques-uns, sans compagnon, arrivaient à l'ineffable.

* * *

Comme perce un rayon de soleil par une forêt ombreuse,
La vierge d'or dans son char sculpté
Glissait légèrement parmi ces lieux de méditation.
Souvent au crépuscule, lorsque rentrent les troupeaux
Mêlant aux ombres leur poussière épaisse,
Quand le jour bruyant s'efface sous l'horizon,
Elle reposait, arrivée dans un paisible bosquet d'ermite
Enveloppée comme d'un manteau
Dans la patiente songerie de son esprit et sa prière intense.
Ou parfois, près de la crinière fauve de la rivière d'un lion
Parmi les arbres en adoration sur une rive de prière,
Une secrète sérénité sous le dôme d'un air consacré
L'appelait à arrêter ses roues hâtives.
Dans la solennité d'un espace
Où l'esprit semblait se souvenir d'anciens silences
Et de grandes voix d'antan visiter le cœur,
Où la vaste liberté des voyants méditatifs
Avait laissé la longue empreinte de leur scène d'âme
Conscients et éveillés à l'aurore blanche comme à la nuit lunée,
La fille de la Flamme s'inclinait devant cette trace dormante,
Et sous les paupières closes de cette tranquille splendeur
Buvait la parenté du calme éternel.
Mais le matin venait frapper, lui rappelant sa quête ;
Se levant de sa natte ou de sa couche agreste,
Poussée sur son chemin inachevé

Elle poursuivait l'orbite fatidique de sa vie
Telle une prière qui interroge les dieux silencieux
Puis passe comme une étoile vers quelque Au-delà brillant.
Ainsi arriva-t-elle à de larges étendues désertes
Où l'homme était un passant vers des lieux humains
Et seul, luttait pour vivre dans les Vastitudes de la Nature
Appelant à l'aide d'invisibles Pouvoirs magnanimes,
Accablé par l'immensité de son monde
Et ignorant de sa propre infinitude.
Sous les yeux de Savitri, la Terre multipliait ses visages changeants
Et l'appelait d'une voix lointaine sans nom.
Les montagnes dans leur solitude d'anachorète,
Les forêts et les mille voix de leur cantique,
Tout lui décelait les portes de la divinité masquée.
Sur des plaines rêveuses, des sables languissants
Comme le lit d'agonisant d'un pâle soir ensorcelé
Sous le faux éclat d'un ciel livide,
Elle reposait impassible comme à la fin d'un âge,
Ou traversait une meute ardente de roches entassées
Qui levaient la tête comme à la chasse d'une tanière de ciel,
Ou elle voyageait par d'étranges terres vides
Et des sommets désolés campés dans un ciel blafard
Telles des sentinelles muettes sous une lune en dérive,
Ou elle errait par quelque énorme bois solitaire
Stridulant à jamais sous le cri des cigales,
Ou elle suivait le long serpent d'une route luisante
À travers des champs et des prairies baignés d'une lumière crue,
Ou elle débouchait sur la beauté vierge d'une étendue stérile
Jamais touchée par une charrue ni pâturée par les troupeaux
Et sommeillait sur des sables nus et assoiffés
Parmi le cri sauvage des bêtes de la Nuit.
Mais toujours sa quête fatidique restait inachevée,
Toujours elle n'avait pas trouvé le visage prédestiné
Celui qu'elle cherchait parmi les fils des hommes.
Un grandiose silence enveloppait les jours majestueux.
Les mois avaient nourri la passion du soleil
Et maintenant un souffle brûlant assaillait la glèbe.
Le tigre en rut rôdait par les terres prostrées,
Tout était lapé par une langue cuisante.
Les vents de printemps avaient manqué, le ciel résistait comme du bronze.

FIN DU CHANT QUATRE
FIN DU LIVRE QUATRE

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUATRE

LE LIVRE DE LA NAISSANCE ET DE LA QUÊTE

Chant Un – La Naissance et l'Enfance de la Flamme	3
Chant Deux – La Croissance de la Flamme	12
Chant Trois – L'Appel de l'Inconnu	21
Chant Quatre – La Quête	28